

Beaulieu, qui a ensuite facilité la progression des idées philosophiques de la fin du XVIII^e siècle dans toute la France.

Dans ses études sur le protestantisme, il finit par une interrogation, toute personnelle, sur les causes de l'introduction du protestantisme à Saint-Antonin (un reste de catharisme et d'hostilité à l'Église catholique venu de loin; l'« appétit du divin » d'une bourgeoisie enrichie; l'affaiblissement et le relâchement du clergé). Il ne s'interdit pas des jugements de valeur, par exemple sur ceux, parmi les protestants, qui peuvent néanmoins « placer en première ligne leur devoir civique », ou sur la tolérance qui n'aurait pas été l'apanage des protestants s'ils l'avaient emporté.

- Tout cela n'en fait pas un « historien engagé », bien sûr. Là où il est engagé, c'est plutôt sur le sens qu'il donne au travail d'histoire locale, qu'il veut toujours relier à une histoire globale (il a même publié sur ce thème un article de doctrine).

C'était sa conception et j'anticipe là sur ce que va nous expliquer Alain Daziron.

Dans toute son histoire de Saint-Antonin et ses articles qui en traitent, on est en réalité dans une histoire de France illustrée localement.

Deux exemples :

- Dans son récit des débuts de la guerre de Cent ans, son point de vue est, certes, celui des populations souffrantes en guerre; mais c'est aussi, dès qu'il parle stratégie, celui du Roi de France (quand

celui-ci reprend pied, peu à peu, en Rouergue), et, quand il met en perspective, celui de l'histoire « de notre pays ». Il le dit : les circonstances locales qu'il relate méritent intérêt « parce qu'elles lui paraissent trouver place dans le cadre de l'histoire générale de notre pays ». Et c'est le sens qu'il donne à l'histoire locale qu'il raconte : « évolution lente, à travers les luttes, les agitations, les remous profonds de la crainte et de la misère, vers des aspirations communes, d'où se dégagera, en fin de compte, l'idée nécessaire d'une véritable solidarité nationale, premier aspect d'une patrie française » (N.B. On est entre les deux guerres mondiales...).

- Mais, non sans cohérence, il tient le même discours lorsqu'il étudie (à Larrazet) « *les diverses catégories sociales et les conditions d'existence d'une communauté rurale du sud-ouest à la fin de l'Ancien régime* » (1923, conférence sur « la vie de nos aïeux » pour la société de géographie de Toulouse). Il y parle de l'Ancien régime et de la Révolution comme Tocqueville, et, surtout, de l'histoire de la France, vue sous son angle local mais avec sa continuité historique, comme le faisaient Michelet ou Lavisse : « des vieilles institutions jetées dans le creuset rénovateur de 1789, est sortie une organisation homogène et unifiée, qui est le couronnement de l'œuvre des générations antérieures dans l'édification d'une France une et indivisible ».

Pour lui, l'histoire a un sens. ■

Thierry Le Roy

Mon Jean Donat

Alain Daziron

A Larrazet, dans son village natal, Jean Donat c'est aujourd'hui un nom de rue, un beau portrait et un livre à la mairie, trois ou quatre livres dans des familles de souche, une maison et une tombe, une personne qui l'a connu, quelques articles dans le *Trait d'Union*.

C'est peu au regard de l'immense gratitude que

nous lui devons mais ce n'est peut-être qu'une apparence. Dans mon implication à Larrazet, c'est à n'en pas douter la personne que je n'ai pas connue qui m'a le plus marqué. Il nous a appris, mais plus encore il nous a donné l'envie pour aller à la quête d'un ailleurs du passé du village... et peut-être d'en construire l'avenir. C'est tout à la fois un historien, un guide, un témoin et un passeur. Une personnalité à la fois très proche, presque familière dans mon imaginaire et en même temps très lointaine. Un compagnonnage de 40 ans... mais qui m'a donné bien du fil à retordre pour aujourd'hui.

Pour autant le Jean Donat de 1978 n'est pas pour moi tout à fait celui de 2018. Et celui de 20 heures sera un peu différent de celui qu'il était à 18 heures. C'est pourquoi plutôt que de vous en parler de manière docte et péremptoire, je vais vous dire comment je perçois son œuvre, son travail et sa posture d'historien, sa personnalité. Il faut dire que jusqu'en avril 2017, nous connaissions bien l'œuvre de Larrazet mais presque rien de l'homme. Gilles et sa famille ont réparé le manque et je l'en remercie très fort.

1. Le travail et la posture de l'historien - Écrire l'histoire de Larrazet

Jean Donat a accompli dans l'écriture de l'histoire de Larrazet un travail de titan, que je situe principalement entre 1900 et 1920, quand il a labouré et croisé en long et en large toutes les archives disponibles à Larrazet, à Montauban, à Auch et à Toulouse.

Il était initialement instituteur, pas historien. Il l'est devenu et de quelle manière! Ce n'était pas un médiéviste ni un historien de l'art. Son centre d'intérêt s'est porté sur la fin de l'Ancien Régime et la Révolution française. Il a produit de nombreuses et éclairantes études sur la Révolution française à Lazzaret.

Mais son œuvre magistrale, celle d'une vie d'historien, c'est « *Une communauté rurale à la fin de l'Ancien Régime* ». Et, comme à Saint-Antonin, l'histoire de Larrazet a la chance de tomber entre les mains d'un orfèvre, d'un bienfaiteur. Ce livre est un trésor, qui dit tout ou presque de son approche, de ce qui l'anime, de son horizon, et ce sera mon point d'appui pour dessiner Jean Donat historien.

L'ouvrage a été publié en 1926 par Forestier à Montauban, sous l'égide du Comité d'histoire de la Révolution Française et préfacé par Camille Bloch. C'est Jean Donat lui-même qui en dit le mieux le sujet « *les diverses catégories sociales et leurs conditions d'existence dans une commune rurale du Sud-Ouest à la fin de l'Ancien Régime* ». Et égale-

ment la fenêtre de tir: « *il m'a paru que limiter les recherches à un point précis du territoire qui ressemble infiniment à tous les points de la région environnante avait l'avantage de donner à une étude plus de relief et de netteté* ».

Sans ordinateur, tableau Excel ou photocopieuse, il a fait un travail de fourmi qui a dû l'occuper et l'habiter pendant vingt ans. Il s'est appuyé sur deux sources principales, le cadastre de 1769 et les minutes notariales, et, en appui, sur les registres d'état-civil de Larrazet. Il nous donne une photographie fidèle de tous les propriétaires, professions et catégories sociales de la commune, en donnant une parfaite vue d'ensemble, tout en jouant sur la focale pour entrer dans les mille détails de la société locale.

La recherche historique a surtout retenu la principale conclusion de son étude, à savoir que la propriété paysanne, englobant la multitude d'artisans qui sont aussi ouvriers du sol, représentait à Larrazet, à la veille de la Révolution Française, environ 50 % des terres. C'est-à-dire que le parcellaire était déjà largement affranchi du passé féodal avant 1789. Son étude est toujours référencée dans la bibliographie de l'enseignement sur les campagnes d'Ancien Régime en 2018 à l'Université. Je n'entre pas dans le détail car mon propos n'est pas d'évoquer aujourd'hui l'histoire de Larrazet mais de situer le travail de l'historien.

Juste un aperçu; les nobles (6) possèdent un sixième des terres, les bourgeois (11) un quart, l'Église un dix-septième, les paysans et artisans le reste. Il dénombre 121 familles de paysans, dont les plus aisés (9 ménages propriétaires de 19 ha en moyenne), puis les laboureurs (34 avec des propriétés de 8 à 9 ha), et la masse des ouvriers agricoles (parmi lesquels les brassiers, bordiers, maîtres valets et domestiques). La Révolution Française n'a pas bouleversé la donne, sauf pour les biens d'Église.

La Révolution Française est pour lui une émancipation de la féodalité, à qui il est fidèle. Il sait gré à ses ancêtres. La propriété n'est pas un archaïsme,

c'est une conquête et une libération (son père était domestique, il sait de quoi il parle). Il fait l'inventaire exhaustif de la foule des artisans et des divers métiers en un temps où tout ou presque était produit sur place. Ne soyez pas frustrés, on va rééditer l'ouvrage en 2019!

Le fait saillant que je perçois infiniment mieux en 2018 qu'en 1978, est qu'il écrit sur les siens et par bien des côtés pour les siens, en leur nom, lui l'enfant d'une domestique qui savait gré à l'école de la République de lui avoir permis de devenir Professeur d'histoire au Lycée Fermat.

En 1978, l'épithète inaugurale du livre m'était apparue comme une convention, une ode au pays natal avec une tonalité fleurant la geste régionaliste: "A la mémoire des nombreuses générations de paysans, mes ancêtres, qui, pendant des siècles, immuablement fixés au même coin de terre, peinèrent et besognèrent durement en ce lieu". Il redouble et renforce le trait dans la dédicace du livre à sa petite fille, Geneviève Since (la maman de Gilles et de Marianne) "A ma petite fille Jacqueline Houlié en témoignage d'affection et en souvenir de ce lieu où je suis né, et où vécurent, toujours fixés au sol, durant des siècles, les générations d'où je suis issu". Non seulement la filiation et l'ancrage sont pleinement enregistrés, mais c'est, à mon sens, le ressort et la motivation profonde de l'écriture d'un tel livre qui est un travail de Sisyphe.

Mais il faut aller plus loin, et c'est la merveilleuse conférence donnée à la société de géographie de Toulouse, le 12 juin 1923, qui nous met sur la voie. Je ne connais cet écrit, intitulé « *la vie de nos aïeux* », qui déploie brillamment la matière du livre, que depuis l'an dernier. Encore une fois, au premier abord, j'ai trouvé l'intitulé intemporel, voire une facilité cédant à un penchant purement nostalgique et idéalisé. En réalité, il faut prendre la formulation au pied de la lettre. "Nos aïeux" (en fait mes aïeux) sont les paysans de Larrazet à la fin du XVIII^e siècle. C'est là qu'il met ses pas d'historien. Et voilà peut-être la clé de ce chef-d'œuvre dans son appréhension du sujet: il est infiniment plus proche des paysans qu'il étudie -

Jean DONAT. *Une abbaye cistercienne et son budget au XVIII^e siècle*. Toulouse, Privat, 1933. In-8°.

L'abbaye cistercienne de Beaulieu ou Belloc, commune de Ginals (Tarn-et-Garonne), comptait en 1768 trois religieux et avait un revenu de 3,485 livres. Sa fondation par Adhémar, évêque de Rodez, remontait à 1141 et ses premiers moines étaient des compagnons de saint Bernard. Elle fut vendue comme bien national le 18 juin 1791. L'auteur étudie l'histoire de cette abbaye entre 1765 et 1779, période où le nombre des religieux varie entre trois et cinq et celui des domestiques atteint sept. Le plus clair du revenu de ce pauvre monastère consistait en grains divers, auxquels s'ajoutait la vente de quelques têtes de bétail et quelques petits loyers en argent.

Les budgets qu'étudie l'auteur nous montrent les moines vivant assez grassement, consommant force viande de boucherie, porc, volaille, gibier, ne dédaignant ni les épices ni les truffes, buvant non seulement le vin de leurs vignes, mais aussi des crus plus renommés, graves, malaga, frontignan, rancio et aussi de l'eau-de-vie, du ratafia et de l'anisette. Ils faisaient une forte consommation de tabac, jouaient au trictrac et lisaient les gazettes. Nous voilà loin de l'idéal de saint Bernard. De ces comptes médiocrement intéressants l'auteur a tiré de nombreux tableaux indiquant le cours des denrées et le prix des salaires. Il y a joint quelques renseignements sur les bâtiments de l'abbaye, qui ont survécu jusqu'à ce jour et sont actuellement classés, et trois vues de ces bâtiments.

C. MARCHESNÉ.

Marchesné C. *Jean Donat. Une abbaye cistercienne et son budget au XVIII^e siècle*. Toulouse, Privat, 1933. In: Bibliothèque de l'école des chartes. 1935, tome 96. p. 399;

https://www.persee.fr/doc/ibec_0373-6237_1935_num_96_1_460438_f1_0399_0000_001

d'autant plus que la Révolution n'a pas bouleversé le paysage - que nous ne le sommes des Poilus de la Grande Guerre. Il a le blues et il est comme un poisson dans l'eau, il a tous les codes, il écrit en communion étroite avec son village d'il y a 100 ou 140 ans. Ce n'est pas pour rien dans l'émotion qui nous traverse, il est habité par cette histoire.

Mais il y a un écueil que Jean Donat a su éviter, comme Ulysse quand il ne se laisse pas envahir par le chant des Sirènes. Il aurait pu faire une évocation purement lyrique, étriquée et passiste de la vie de "ses aïeux". Or il a tutoyé l'excellence de la recherche historique française, il a donné une production de pointe qui n'a pas pris une ride. On peut passer derrière Jean Donat, le chantier est propre et le produit fini. Personne ne s'y est trompé et notamment Albert Demangeon, élève de Paul Vidal de la Blache, grand spécialiste de géographie humaine, qui a fait une recension plus qu'élogieuse dans un numéro des *Annales de géographie*, en 1926.

Jean Donat allie une fine connaissance de la société rurale - on pressent qu'il va voir des passeurs pour les unités de surface, pour la mémoire

orale - aux meilleures lectures historiques, celle des revues. En un mot, comme la science historique moderne en matière d'histoire sociale, il a su concilier le local (le micro) et le national (le macro), et c'est que lui a permis d'éviter de faire des contresens.

Juste une réserve ou plutôt un manque à partager. Il aurait pu nous donner - car il les portait en lui, et on le voit affleurer dans la conférence de 1923 à Toulouse - l'univers sensible, la vie concrète, du village d'avant 1789. Jean Donat aurait été un grand historien de l'histoire de sensibilités, à l'image d'Alain Corbin aujourd'hui. Mais ce n'était ni le format, ni la commande ni l'air du temps. On se lâchait plus dans les conversations familiales ou privées, à cette époque.

UNE ABBAYE CISTERCIENNE ET SON BUDGET

AU XVIII^e SIÈCLE
(Suite.)

VI

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES SUR LA VIE MATÉRIELLE DES RELIGIEUX

Des renseignements fournis par les budgets de Beaulieu, durant cette période d'une quinzaine d'années, peut-on induire, avec quelque précision, en dehors de considérations d'ordre économique, le genre de vie des religieux en cette fin du XVIII^e siècle? Essayons-le.

Quelle était l'étendue ou l'importance du domaine? Quelles ressources offrait-il? Comment, et dans quelle proportion, pouvait-il subvenir aux dépenses de l'abbaye (culte, aumônes, vie matérielle)?

Et d'abord, le domaine. Il est difficile de dresser un tableau exact de son étendue, la vente en ayant été faite à la Révolution et partie de ces biens ayant été dispersés; par la suite il a subi de nouvelles amputations ou bénéficié d'annexions diverses; disons, en outre, que nous n'avons eu en notre possession ni compoix, ni terriers de l'époque.

Des comptes que nous avons analysés, il résulte que Beaulieu possédait le domaine de Bosgayral : c'était la

Donat Jean. *Une abbaye cistercienne et son budget au XVIII^e siècle (suite.)*. In : Annales du Midi : revue archéologique, historique et philologique de la France méridionale, Tome 46, N° 181, 1934. pp. 5-36;

https://www.persee.fr/doc/anami_0003-4398_1934_num_46_181_5209

J'ai la conviction que s'il n'avait plongé dans l'histoire de Larrazet et de Saint-Antonin de tout son être, il aurait été un historien plus académique, ne descendant pas de son piédestal, plus nourri de poncifs. Mais il ne faut pas oublier que tout historien, aujourd'hui comme hier, est un homme qui n'échappe pas à son temps, à ses penchants et à ses passions.

2. Derrière l'historien, l'homme

Jean Donat revendique la filiation d'une famille de paysans pauvres dont il est pétri de la culture et de la trajectoire, celle de l'enfant du maître valet de Rimaillos et de Lonjou: « *Je me sens le représentant de quelques-uns de ces millions de familles, poussées et écloses sur le vieux sol de France qui, durant des siècles, ont traîné et peiné sur la glèbe... J'ai vu fréquemment mon père, après les rudes journées de travail consacrées à la ferme à laquelle il était attaché, prendre un rapide repas, et mettant à profit la clarté de la lune, recommencer sur ses propres terres, une nouvelle tâche, et travailler jusqu'à une heure avancée de la nuit (11 heures, minuit, parfois une heure du matin); deux ou trois heures de sommeil, et, de nouveau debout pour la tâche du lendemain! Quelle beauté et quelle grandeur dans ce spectacle de l'homme luttant avec une pareille énergie en pleine nature pour conquérir sur elle et par elle plus de sécurité pour son existence et plus de bien pour tous. Grâce à cet effort magnifique, mon père parvint à se constituer, pièce après pièce, une maison et un petit domaine où il vécut ensuite le reste de sa vie.* »

Jean Donat a pensé et travaillé en tant qu'historien comme un paysan. Voyez le plan du jardin à Saint-Antonin, sa vie en réduction. Il cultive des carottes, des salades et des oignons dans les intervalles des fraises et des asperges!

Il était de son temps. Il avait 48 ans lorsque démarre la première guerre mondiale. Son imaginaire est nourri d'une France profondément rurale. Il y a un décalage entre le chercheur penché sur sa table de travail à Larrazet et à Saint-Antonin, nuancé, distancié, méthodique, orfèvre,

LES CRIMES INEXPIABLES

CIVILISATION ET BARBARIE

PAR
JEAN DONAT

Professeur
à
Lycée de Toulouse.

JEAN SIGNOREL

Docteur en droit,
Larrazet
de la Faculté de droit de Paris.

Préface de A. MÉRIGNHAC

Professeur de Droit International public
à l'Université de Toulouse,
Associé de l'Institut de Droit International,
Officier de la Légion d'honneur.



PARIS
LIBRAIRIE DELAGRAVE

15, RUE SOUFFLOT, 15

1918



*Les crimes inexpiables : civilisation et barbarie
par Jean Donat, Jean Signorel, ; préface de
A. Mérignhac, Éditeur : Delagrave (Paris)
En ligne sur Gallica [https://gallica.bnf.fr/
ark:/12148/bpt6k871453p.image](https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k871453p.image)*

et le Jean Donat, hussard noir de la république, passeur et parfois militant qui épouse sans réserve le mythe national de la « France éternelle ».

Je le percevais initialement comme détaché et sage. Il était en fait très engagé et entier dans ses convictions. Sa sensibilité idéologique est complexe et nourrie de plusieurs sources. Catholique et laïque, républicain et nationaliste, lyrique mais pas maurassien, héritier des acquis de la Révolution Française mais pas socialiste ou jaurésien, sans doute jacobin (la France une et indivisible) mais décentralisateur et attaché au kaléidoscope de la pluralité des régions et des caractères.

L'historien peut devenir témoin - et il excelle - mais aussi propagandiste - personne n'est parfait. Dans les huit cahiers de la Grande Guerre, le témoin - et quel témoin ! - donne un troisième regard très avisé, sensiblement différent, des deux sources existantes sur le village (les travaux des

champs, le village dévitalisé). Il capte l'ineffable.

Dans *Les crimes inexpiables, Civilisation et Barbarie* ouvrage édité chez Delagrave en 1918 avec Jean Signorel, docteur en droit, on ne reconnaît plus notre Jean Donat. L'histoire de France est instrumentalisée, elle participe - il faut le dire - aveuglement de l'Union Sacrée. C'est la guerre, et Jean Donat n'est pas neutre ou indéterminé encore moins pacifiste. Il épingle Jaurès et idéalise le soldat français de la Révolution et de l'Empire : "De cette randonnée de vingt ans à travers l'Europe, même dans les combats les plus rudes et les plus violents, le soldat français ne perdit pas le sens de l'humanité, ni de la générosité". L'éloignement, voire l'arrachement, de son village natal de Larrazet, de ses racines, est une déchirure. Il réside à Toulouse et Saint-Antonin, mais son cœur et son âme restent profondément habités par Larrazet.

Larrazet, c'est pour toujours le pays natal, son pays natal. Ce qu'il restitue avec une immense émotion - qui nous parle toujours autant en 2018 - dans sa chronique du 6 août 1917, dans un retour sur soi, celui de son enfance passée à la ferme de Rimaillos cultivée par ses parents : avec « Rimaillos », il a fait à son village la plus belle des offrandes, par un livre merveilleux. Larrazet lui doit de le rééditer, ce qui est prévu pour septembre 2019. Son vœu de transmettre aux générations montantes une œuvre historique exceptionnelle sera ainsi accomplie, tant à Saint-Antonin qu'à Larrazet.

Alain Daziron

 [BIOGRAPHIE] [DONAT JEAN] [DAZIRON ALAIN] [LE ROY THIERRY] [SINCE GILLES]